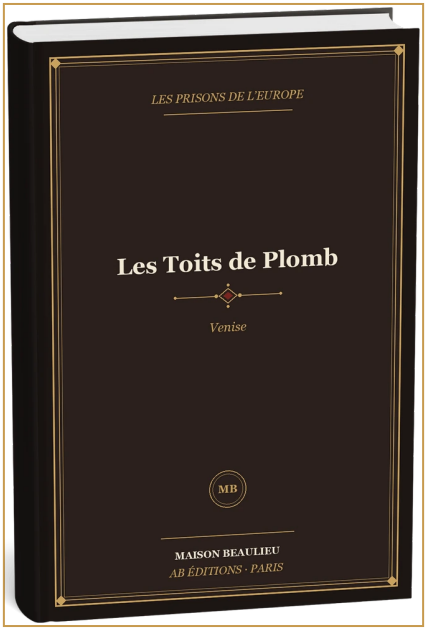
MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Les Prisons de l'Europe · Volume 8 sur 8



Les Toits de Plomb

PREMIER CHAPITRE INTÉGRAL OFFERT

ADRIEN L. BEAULIEU

adrienbeaulieu.com · Ex-libris d'extrait gratuit

EXTRAIT DE LECTURE · DE L’ARCHIVE AU FEUILLETON

1. Le doge décapité

Prenez garde à la marche, monsieur ; elle est plus large qu’elle n’en a l’air, et la pierre, ici, a bu tant de pluies depuis cinq siècles qu’elle glisse sous le pied comme une chose vivante. Voici l’escalier des Géants — on le nomme ainsi pour les deux colosses de marbre, Mars et Neptune, qui montent la garde là-haut, sur le palier, depuis que Sansovino les y posa ; mais du temps dont je vais vous parler, ils n’y étaient pas encore, et le palier n’avait pour toute garde qu’un tapis et une foule de seigneurs en robe. C’est là, sur cette même pierre où nous posons nos souliers, que l’on couronnait le doge ; on lui posait le bonnet ducal — le corno , comme on dit ici, cette corne de drap d’or qui n’a d’autre pareille au monde — et la Sérénissime tout entière l’acclamait de la place, en bas, dans les flambeaux. Et c’est sur cette même pierre, monsieur, à ce même endroit exactement, qu’on lui trancha la tête, quand elle eut cessé de plaire à ceux qui la lui avaient posée.

Suivez ma lanterne, je vous prie, jusqu’à la grande salle du Conseil. Vous y verrez, courant tout le long des murs sous le plafond, la file des portraits des soixante et quelques doges qui ont gouverné Venise, chacun dans son médaillon, avec son nom peint dessous et la formule de son éloge. Comptez-les, si le cœur vous en dit ; vous en trouverez un qui manque à l’appel, quoiqu’il ait bien régné, lui aussi, et porté le corno , et signé des traités. À sa place, un voile noir, peint à même le mur, et sur ce voile ces mots latins que je vous traduis, car mon latin d’école vaut le vôtre : Hic est locus Marini Falethri decapitati pro

criminibus. Ici est la place de Marino Faliero, décapité pour ses crimes. Rien d'autre. Pas de visage, pas de date, pas même la clémence d'un oubli complet — un trou, monsieur, savamment entretenu depuis cinq cents ans, pour que nul, en passant, ne puisse ignorer qu'un doge de Venise avait trahi Venise, et que Venise, en retour, avait effacé jusqu'à sa figure du monde des vivants et des peints.

Asseyez-vous un instant sur cette banquette, si le froid du soir ne vous en dissuade pas ; il y a une histoire à ce voile, et elle mérite qu'on la conte entière, car elle dit mieux que tous mes discours ce qu'était cette république dont on vante tant, dans vos livres français, la sagesse et la splendeur.

Écoutez, dans le silence de cette salle où le jour ne pénètre plus, ce que la ville elle-même a fini par oublier de raconter à ses propres enfants, tant elle a mis de soin, en son temps, à faire disparaître jusqu'au souvenir de cette affaire. Il n'y a plus, ce soir, que le clapotis de l'eau contre les fondations, quelque part sous nos pieds, et la respiration lente de ces plombs qui, l'été, cuisent comme un four, et qui, cette nuit d'hiver, geignent sous le froid ainsi que fait un vieillard dans son sommeil. C'est un plomb pareil, monsieur, qui couvrait déjà le palais quand ces choses arrivèrent ; les hommes changent, les pierres se lézardent, mais le toit, lui, reste, et il a tout entendu.

En l'an 1354, Marino Faliero, chevalier, comte de Val de Marino dans les marches de Trévise, fut élu doge. C'était un homme déjà vieux — quatre-vingts ans passés, disent les chroniques les plus sûres — mais d'un courage qu'aucun âge n'avait entamé, et d'une expérience que sa longue carrière au service de la République, comme capitaine sur terre et sur mer, comme ambassadeur, avait mûrie jusqu'à cette

dureté particulière que prennent les hommes qui ont commandé toute leur vie et n'ont jamais appris à obéir. Il avait, sur le tard, épousé une femme jeune et belle, comme font parfois les vieillards puissants qui veulent, avant de mourir, tenir encore une fois dans leur maison quelque chose qui brille.

L'ambassade chargée de lui porter la nouvelle de son élection le trouva loin de Venise, à la cour du pape, qui résidait alors à Avignon ; il lui fallut donc tout le temps du voyage de retour pour méditer sur l'honneur qui venait de lui échoir, et sur le poids qu'il allait porter. Quand il aborda enfin la place Saint-Marc, un brouillard épais couvrait la lagune — un de ces brouillards de l'Adriatique qui effacent d'un coup les palais et les clochers, et ne laissent voir aux hommes que l'espace de quelques pas devant eux. Dans cette obscurité, la barque qui portait le nouveau doge le déposa, sans que le pilote même s'en aperçût, entre les deux colonnes de la Piazzetta — celles-là mêmes, monsieur, où l'on exécutait d'ordinaire les criminels de Venise, et que nul honnête homme ne passait sans un frisson.

La foule qui l'attendait ne manqua pas d'y voir un présage, et un présage funeste. On chuchota, on se signa ; les vieilles femmes du marché racontèrent, ce soir-là et longtemps après, qu'un doge qui commence son règne entre les deux potences de la République ne saurait le finir autrement qu'un condamné. Marino Faliero, lui, eut le mépris qu'ont les hommes de guerre pour ces terreurs de bonnes femmes, et sut par sa contenance rassurer tout le monde sur son gouvernement — tout le monde, sauf peut-être, tout au fond de lui, cette part obscure de l'âme qui retient les présages quand la raison les a déjà chassés. Il fut écrit, dit la chronique, que ce présage ne

concernait que lui seul ; l'événement, monsieur, allait lui donner raison avec une exactitude qui confond.

Il faut, pour comprendre ce qui suivit, se figurer ce qu'était alors Venise, et ce qu'était la place d'un doge dans cette machine admirable et impitoyable que les patriciens avaient construite pour se gouverner eux-mêmes tout en se surveillant les uns les autres. Le doge portait le corno , siégeait au premier rang, recevait les ambassadeurs, signait les lois de son nom — et n'était, au fond, qu'un fonctionnaire couronné, tenu en lisière par le Grand Conseil, par le Sénat, par ces Conseils des Quarante et des Dix qui, à eux tous, faisaient de la République une prison dorée pour son propre chef, autant que pour ses ennemis. Un homme de moindre orgueil se fût accommodé de ce rôle de figure auguste et sans pouvoir réel. Marino Faliero, capitaine toute sa vie, habitué à commander sans partage sur les vaisseaux et dans les camps, portait cette servitude respectueuse comme un harnais trop étroit, et n'attendait, sans se l'avouer peut-être à lui-même, que l'occasion de le rompre.

Cette occasion, la vanité d'un jeune gentilhomme la lui fournit, un soir de fête où nul, dans la salle éclairée de mille flambeaux, n'imaginait qu'on regardait déjà, sans le voir, le premier acte d'une tragédie.

C'était après les fameuses courses de taureaux que Venise donnait chaque année en grand spectacle, le doge assistant à la fête entouré des siens. La cérémonie terminée, on s'était retiré au palais ducal pour une collation, puis pour un bal où toute la noblesse de la ville, en ses plus beaux atours, se pressait dans les salles hautes, celles-là mêmes que nous traverserons tout à l'heure et qui, ce soir de fête, flambaient de tant de cire que les dorures du plafond en paraissaient vivantes. On

dansait, on jouait, on se faisait la cour d'un lustre à l'autre, comme il convient à une noblesse qui se croit éternelle ; et parmi les danseuses, ce soir-là, se trouvait une jeune patricienne dont la beauté avait tourné plus d'une tête sous les perruques poudrées des vieux sénateurs. Au milieu de cette assemblée se trouvait un jeune gentilhomme nommé Michel Steno, de sang assez bon pour être admis à ces fêtes, mais d'un esprit assez léger, et assez enflammé par le vin et par la présence de cette même patricienne, qu'il courtisait avec plus d'ardeur que de discrétion, pour commettre, ce soir-là, une inconvenance dont on ne connaît pas exactement la nature, mais qui fut jugée assez grave pour que le doge en personne, du haut de son siège, lui ordonnât de sortir de la salle devant toute la cour assemblée.

Un tel ordre, prononcé devant toute la cour, devant la dame même que Steno prétendait courtiser, ne pouvait être pour un jeune homme d'aussi vif orgueil qu'une humiliation cuisante. Il sortit ; mais son cœur, disent les chroniqueurs, était fier, et il jugea l'outrage intolérable. Nous n'avons, pour affirmer que Marino Faliero eût quelque jalousie d'époux mêlée à cette affaire — que la jeune femme du doge eût attiré les hommages de Steno, et que ce fût là, plutôt que la seule tenue de la fête, la raison de l'expulsion —, que l'autorité de romanciers et de poètes qui, depuis, ont voulu dramatiser encore ce qui l'était déjà bien assez. Le caractère vénitien, la suite naturelle des événements, fournissent des motifs suffisants sans qu'on ait besoin d'y ajouter le soupçon d'amour ; et c'est peut-être une justice à rendre au vieux doge que de ne pas le peindre en mari jaloux quand l'histoire montre assez, sans cela, un homme d'État blessé dans son autorité et décidé à ne rien pardonner.

Steno, furieux, quitta la salle du bal. Mais au lieu de s'éloigner tout à fait, il rentra, par une porte que nul ne gardait à cette heure, dans la salle d'audience où le doge tenait son siège dans la journée ; et là, seul, certain que personne ne le voyait, il tira son couteau ou sa plume — la chronique ne le dit pas — et grava, ou écrivit, sur le fauteuil même du doge, ces mots dont Venise entière allait bientôt bruire :

« Marino Faliero a épousé la plus belle des femmes ; mais elle n'est pas à lui seul ; — cependant il la garde. »

L'insolence de l'inscription — outrage à l'épouse, outrage plus grand encore au chef de l'État jusque sur son propre siège — se mesure mal aujourd'hui, monsieur, à nous qui vivons dans un siècle où l'on écrit bien pis sur les murs sans que la ville en tremble. Mais représentez-vous un vieillard de quatre-vingts ans, doge depuis quelques mois à peine, qui vient s'asseoir le lendemain matin pour rendre la justice à ses sujets, et qui trouve, gravés sous ses propres yeux, dans le siège même de sa dignité, ces mots qui le bafouent devant tous ceux qui viendront ensuite s'agenouiller à ses pieds pour un jugement. Il pâlit — les témoins s'en souvinrent longtemps — et porta plainte devant le sénat, qui, dans son indignation, promit une forte somme à qui dénoncerait le coupable.

Une délation, à Venise, ne se fait pas longtemps attendre ; c'était même, on le disait déjà de ce temps-là, l'industrie la plus sûre de la ville, et vous verrez tout à l'heure, monsieur, dans la salle des Dix, la bouche de pierre où l'on glissait, sous le manteau, ces billets anonymes qui faisaient et défaisaient les fortunes et les vies avec une promptitude que nulle autre police d'Europe n'a jamais égalée. Un mot chuchoté, une lettre glissée, une servante bavarde suffisaient, dans cette ville où chacun épiait son voisin par vertu civique autant

que par malice, à livrer un coupable en moins de temps qu'il n'en faut pour traverser deux ponts. On apprit bientôt que l'auteur de l'inscription était Michel Steno lui-même, et le Conseil des Quarante, chargé de ces sortes d'affaires, en ordonna aussitôt l'arrestation.

Devant ses juges, le jeune homme ne nia rien ; il expliqua, avec cette éloquence facile qu'ont les amoureux pris en faute, qu'il avait subi, en présence de la femme qu'il aimait, un affront public qui lui faisait perdre son amour et son honneur tout ensemble ; qu'il s'était vengé par une espièglerie dont on avait tort d'exagérer la portée, puisque ces dénonciations anonymes n'ont d'autre but que d'inquiéter un moment celui qu'on veut punir, et que la découverte du coupable en révèle aussitôt l'imposture aux yeux de tous. Sa réparation, ajoutait-il, était déjà faite par cela seul qu'on le connaissait : chacun saurait désormais qu'il avait eu intérêt à se venger, et qu'il avait saisi, aveuglément, la première occasion.

Le Conseil, touché de la jeunesse du coupable, de sa colère et de son amour, se montra clément : deux mois de prison — que Michel Steno passa précisément dans une chambre des Plombs, monsieur, dans ces mêmes combles où nous montons tout à l'heure — et un an d'exil, dont il partit s'acquitter accompagné jusqu'au navire par ses parents et par nombre de ses amis, comme on accompagne un jeune homme qu'une folie de jeunesse a un peu compromis, et que l'on continue d'aimer.

Marino Faliero ne trouva pas cette réparation suffisante. À ses yeux, la majesté de la République avait été violée en sa personne de chef suprême ; il prétendait donc que le Conseil eût dû appliquer à Steno les peines réservées aux crimes de lèse-majesté et de haute trahison — c'est-à-dire la mort, ou tout au moins le bannissement

perpétuel. On laissa dire le doge. Les seigneurs du Conseil des Quarante, qui avaient jugé selon leur conscience et selon les usages de clémence dont ils usaient volontiers entre gens de leur monde, ne virent dans son insistance qu'un excès d'amour-propre blessé, et n'y donnèrent pas suite.

À compter de ce jour, Marino Faliero se referma dans un ressentiment muet et implacable contre ces seigneurs qui avaient presque absous l'un des leurs, au mépris de l'attentat commis contre le chef même de la République. C'est, dit le chroniqueur, une suite de la fatalité qui poussait insensiblement vers sa perte le doge Marino Faliero ; et les circonstances, en effet, allaient bientôt lui fournir davantage qu'un grief : elles allaient lui fournir des complices.

Quelque temps après cette affaire, un gentilhomme de la maison Barbaro, visitant l'arsenal où l'on construisait et armait les vaisseaux de la République — cette forêt de mâts et de charpentes où mille bras travaillaient jour et nuit à faire de Venise la maîtresse de la mer —, demanda certaines choses au maître des galères. L'officier qui commandait alors sur les lieux — Israël Bertuccio, contremaître des marins de l'arsenal, que la chronique nomme aussi l'amiral, tant son autorité sur ces hommes était grande, et tant on le respectait dans les chantiers comme on respecte peu, d'ordinaire, un homme né sans particule — prit la parole et dit au gentilhomme que sa demande ne pouvait être satisfaite. Le gentilhomme, habitué à ce que les gens de son rang commandent et que les autres obéissent, insista avec cette hauteur particulière des patriciens quand ils parlent à qui n'est pas de leur monde ; l'officier tint bon ; une querelle s'ensuivit, et le patricien, emporté par la colère de se voir contredit par un homme du peuple, frappa Israël Bertuccio au visage, devant les ouvriers de l'arsenal qui

n’osèrent intervenir. Il portait à la main une bague dont le chaton de pierre entailla la peau, et le sang jaillit sur le col de l’amiral, sous les yeux de tous ceux qui, ce jour-là, virent leur chef humilié sans pouvoir le venger.

Israël Bertuccio, le visage encore marqué de ce sang, courut au palais ducal et porta plainte devant le doge. Marino Faliero, qui savait combien cet homme avait de crédit parmi les gens du peuple et des chantiers, et combien il était disposé à détester la tyrannie des seigneurs de Venise, ne le reçut pas comme un juge reçoit un plaignant ordinaire, mais comme un homme qui a déjà, sans se l’avouer, résolu d’en tirer parti.

— On vous a frappé, dit-il, et vous venez vous en plaindre ?

— Oui, seigneur.

— À moi ?

— À qui donc, seigneur, si ce n’est au doge ?

— Et qu’attendez-vous de moi ?

— Justice.

Marino Faliero sourit — d’un sourire que l’officier, dans sa colère encore chaude, ne sut pas lire d’abord.

— Voilà qui est plaisant, répliqua le doge. Il vous faut justice, à vous autres — vous croyez-vous donc mieux traités que votre prince ?

— Nul n’est au-dessus du doge, seigneur ; un amiral est son serviteur.

— Alors faites ce compte avec moi. On m'a offensé aussi, et plus cruellement que vous ; et de nous deux, le mieux loti, c'est encore vous. Une estafilade se referme ; le sang sèche ; dans huit jours il n'y paraîtra plus sur votre visage. L'honneur, lui, ne cicatrise pas. Toute Venise, à cette heure, rit de son premier magistrat ; et ce que ce rire a ouvert en moi, qui le mesurera jamais ?

L'amiral demeura pensif. Il commençait à comprendre où le doge le menait, et cette pensée, loin de l'effrayer, achevait de l'échauffer.

— Eh bien, dit Marino Faliero : vous plaignez-vous encore ?

— C'est vous, seigneur, qui auriez droit de vous plaindre.

— Et je ne me plains pas.

— Pourquoi, seigneur ? demanda l'amiral, plus bas.

— Parce que je suis le plus faible.

Et le vieux doge attacha sur son interlocuteur ce regard des hommes qui jugent, avant d'en dire davantage, s'ils ont trouvé le complice qu'il leur faut.

— Seigneur, éclata l'amiral, hors de lui, dites un mot — un seul —, et nous voilà vengés, vous et moi, de ces seigneurs qui se font un jeu d'insulter les honnêtes gens et qui se couvrent les uns les autres pour n'en répondre jamais.

— Que dites-vous là ? fit le doge avec une froideur dont on jugera, à la suite, ce qu'elle valait.

— Je dis, seigneur, que si l'on me secondait…

— Eh bien ?

— … je me ferais fort de l'entreprise.

— Et comment vous y prendriez-vous ?

— La chose du monde la plus simple, seigneur. Mais m'écoutez-vous avec bienveillance ?

— Je vous écoute comme un homme curieux de savoir comment on pourrait se venger, répondit Marino Faliero. Il y a plus : ma famille supporte, aussi impatiemment que moi, l'outrage qu'on me fait, et je suis bien aise qu'elle prenne part à l'idée de représailles que vous m'apportez. Faites appeler mon neveu Bertuccio.

Ainsi le doge, sans avoir prononcé un seul mot qu'un juge pût retenir contre lui, venait pourtant de faire entrer sa propre famille dans une affaire de sang, avec cette prudence de vieux capitaine qui sait qu'on ne se compromet jamais mieux qu'en laissant les autres parler les premiers.

Bertuccio Faliero, le neveu du doge, accourut aussitôt qu'il eut compris de quoi il retournait. L'amiral, qui connaissait son courage et sa loyauté, se réjouit de l'ouverture qu'on allait lui faire.

— Bertuccio, dit le doge, mon honneur est le vôtre, et vous en portez l'outrage avec moi. Voici l'amiral de l'arsenal : un gentilhomme l'a frappé au visage, et il a juré de ne pas garder l'affront. Écoutons comment il compte s'y prendre — ne serait-ce que pour apprendre qu'à Venise, au moins pour d'autres que nous, la vengeance n'est pas chose impossible. Parlez, amiral.

— Voici, seigneur, ce que je ferais si le doge me soutenait — et je ne le demande point, ajouta vivement Israël Bertuccio devant le geste d'indifférence que fit Marino Faliero. L'arsenal est plein d'hommes

qui ont vu les grandes batailles, et qui y ont appris que, devant la mort, le gentilhomme ne vaut ni plus ni moins que le plébéien : des républicains, seigneur, dans l'âme et dans les bras. J'irais à eux. J'irais aussi à ceux du peuple que la seigneurie écrase et qui n'attendent qu'un signe ; et je leur dirais : amis, nos biens sont pillés, nos femmes insultées, et ceux qui font cela se comptent par cinquante ou soixante, et croissent d'année en année comme l'ivraie dans un champ ; personne ne nous vengera, si nous ne nous vengeons nous-mêmes. Il n'est guère d'homme, dans cette ville, qui n'ait reçu des grands quelque injure : on me comprendrait, seigneur.

Le doge demanda de quelles ressources les conjurés pourraient disposer.

— Fin des premières pages offertes (Chapitre I complet à retrouver dans l'édition intégrale) —

ÉDITION COMPLÈTE DISPONIBLE IMMÉDIATEMENT

La suite de « Les Toits de Plomb » vous attend

Recevez l'ouvrage intégral (EPUB avec ex-libris à votre nom, compatible Kindle, Kobo, Apple Books, smartphone et ordinateur) dans les minutes qui suivent.

Débloquer et lire le livre complet (EPUB — 12,90 €) →

Offre Trilogie : les 3 premiers tomes réunis (24,90 € au lieu de 38,70 €) →

https://adrienbeaulieu.com/books/prisons-europe-venise